HISTOIRE DE LA CHIMIE

Berthelot, Sainte-Beuve et la Princesse Mathilde

Jean Jacques* directeur de recherche émérite du CNRS

n a dit qu'on pourrait résumer l'histoire par une chronologie plus ou moins adroitement commentée des relations de l'homme avec le pouvoir. Des hommes avec tous les pouvoirs évidemment : celui qu'il subit, qu'il exerce ou qu'il impose, celui dont il s'accommode ou qu'il cherche à changer. C'est du moins dans cette perspective que je voudrais revenir sur le cas de Marcelin Berthelot (1827-1907), symbole mythique de la chimie triomphante, parangon du savant laïc et républicain. Je me limiterai dans cet article à examiner les relations de Berthelot avec le pouvoir du second Empire.

Dès sa jeunesse parisienne, à la pension Crouzet ou au collège Henri IV, Berthelot s'est trouvé en contact avec des personnalités qui, plus tard, d'une façon ou d'une autre, joueront comme lui un rôle politique: Victor Duruy (1811-1894), Emile Ollivier (1825-1913), Jules Clamagéran (1827-1903) furent ministres. A partir de la trentaine, on le voit s'intégrer, apparemment sans problèmes de conscience, à la bourgeoisie éclairée qui s'accommoda fort bien du régime autoritaire institué par Napoléon III. Léon Velluz [1], puis moimême [2] avons raconté les circons-

Collège de France, Laboratoire de chimie des interactions moléculaires, 75005 Paris. Tél.: (1) 44.27.13.57. Fax: (1) 44.27.13.56.

tances de la création de la chaire de chimie organique du Collège de France en 1865 et comment l'arbitraire de la décision impériale en faveur de Berthelot, avait soulevé les protestations indignées de Pasteur lui-même.

Revenu de l'inauguration du canal de Suez en compagnie de l'impératrice Eugénie à la veille de la guerre de 1870, il deviendra, après la défaite, plus explicitement républicain. Ministre de l'Instruction publique en 1886, on le retrouvera dix ans plus tard ministre des Affaires étrangères. Sénateur inamovible, inspecteur de l'enseignement supérieur, il exerça alors sur l'enseignement et la recherche en France une influence capitale et, il faut bien le redire, détestable.

Récapitulons les succès et les signes de réussite sociale qui ont marqué la carrière de Berthelot au cours des dix dernières années du second Empire.

- En 1859, il a trente deux ans : on crée pour lui une chaire de chimie organique à l'École de Pharmacie de Paris;
- 1861, il est chevalier de la Légion d'honneur;
- 1863, on crée spécialement pour lui une charge de cours au Collège de France:
- 1865, sa charge de cours est transformée par décret en nouvelle chaire de chimie organique;
- 1867, il est promu officier de la Légion d'honneur;
- 1868, il est nommé directeur de laboratoire à l'École des Hautes Études qui vient d'être créée.

Peu de scientifiques, peu d'autres chimistes qui ont laissé un nom dans l'histoire pourraient faire état d'un parcours aussi rapide et aussi brillant. Toutes ces marques de reconnaissance sociale dépendent certes d'un mérite admis, mais, qu'on le veuille ou non, elles expriment aussi les faveurs particulières d'un pouvoir qui veut s'y associer.

Quel est le mécanisme des choix officiels dont Berthelot a bénéficié?

Je vous livre mon impertinente hypothèse : il a profité, sous l'Empire, de ce qu'il faut bien appeler un «piston» considérable de la part de Charles Augustin Sainte-Beuve (1804-1869) et de la Princesse Mathilde (1820-1903), fille de Jérome Bonaparte (le deuxième frère de Napoléon Ier) et cousine germaine de Napoléon III. Et je voudrais surtout montrer comment Sainte-Beuve fut la courroie de transmission entre Berthelot et le pouvoir impérial.

Au moment du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, Sainte-Beuve a 47 ans. Poète et critique, il est déjà un des monuments incontournables du paysage littéraire de l'époque. En août 1852, il se rallie avec éclat à l'Empire qui vient d'être fondé.

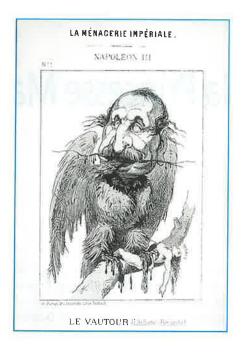
Ouand il est nommé professeur de poésie latine au Collège de France, en 1854, il éprouve le besoin d'exprimer, dans son cours inaugural, son allégeance au pouvoir en place. Pour être promu à cette fonction, «j'avais eu besoin, dirail, pour que cette ambition s'éveillât en moi, de l'opinion favorable d'un ministre, ami des études, son estime et son affection m'ont encouragé. Mais maintenant c'est à moi [...] de justifier par mes efforts le choix du Prince...» Cette sortie lui avait valu un beau chahut de la part «d'un détachement de jeunes barbares» qui lui reprochaient de prendre la parole en faveur du «prince» sur les lieux mêmes où celui-ci venait de condamner au silence plusieurs de ses éminents collègues. Sainte-Beuve n'avait pas de goût pour ce genre d'affrontement : il renonça définitivement à faire son cours et, s'il figura sur l'affiche du Collège jusqu'à sa mort, en 1869, ses auditeurs potentiels durent se satisfaire de ses suppléants, Constant Martha (1820-1895) et Gaston Boissier (1823-1908). Ce n'est pas sans raison que certains historiens ont vu en Sainte-Beuve «le maître à penser du second Empire» auquel il donna de multiples gages [3].

En 1861, Sainte-Beuve a fait connaissance de la Princesse Mathilde et a noué avec elle d'affectueuses relations. Dans son salon de la rue de Courcelles ou à Saint-Gratien, près de Paris, il retrouve Littré, Renan, le Prince Napoléon (le frère de l'hôtesse) et bien d'autres personnalités du monde des arts et des lettres. Il entretient avec Mathilde, qui aurait souhaité le voir ministre de l'Instruction publique, une correspondance régulière dont la lecture nous ramène à Berthelot.

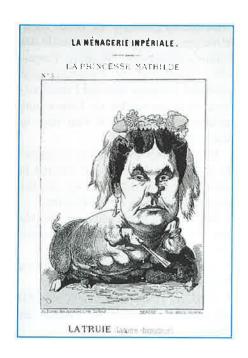
C'est sans doute très tôt, par l'intermédiaire de Renan, que Berthelot a connu Sainte-Beuve, au Collège de France. C'est en tout cas lui, d'après le témoignage des Goncourt, qui, en juin 1864, a présenté Berthelot aux convives des diners célèbres du restaurant Magny. L'année où Berthelot est nommé professeur de chimie organique au Collège de France, Sainte-Beuve vient d'être nommé sénateur.

La première trace écrite que je connaisse des relations triangulaires auxquelles nous nous intéressons n'est pas expressément datée : il s'agit d'un court billet de Sainte-Beuve à son ami chimiste. Griffonné à la hâte, on le retrouve dans la collection d'autographes de Monsieur Daniel Langlois-Berthelot (que je remercie vivement de m'avoir généreusement ouverte). Il répond visiblement à une question précise : comment doit-on se comporter avec la Princesse quand on est appelé à la rencontrer pour la première fois ?

Ce dimanche
Voici pour l'adresse
Son Altesse Impériale
Madame la Princesse Mathilde
Rue de Courcelle, 24
ne pas affranchir
Si l'invitation est d'elle et de sa main,
lui écrire, tout simplement
Princesse etc.



«Les ennemis de la Princesse et de son impérial cousin ne faisaient pas dans la dentelle.».



Si c'est une carte et du Gal Bougenel répondre

J'ai l'honneur d'accepter... et respects au Gal

Mais la première visite faite, vous verrez que ces formules ne tiennent pas devant la familiarité des relations et la vivacité des intelligences

> Mille amitiés Sainte-Beuve

Cette mention du général Jean-François Bougenel est précieuse. L'Empereur avait accordé à sa cousine un «service d'honneur» dont ce général de division faisait partie avec le titre de «chevalier d'honneur». Ce brave militaire en retraite (il était né en 1786), dont on disait qu'il était familiarisé avec la poudre, mais qu'il ne l'avait pas inventée, est mort à Paris le 25 mars 1865. La première visite de Berthelot à Mathilde (si elle a suivi ce billet) se situe donc entre 1861 (date de la rencontre Sainte-Beuve-Mathilde) et 1865 (date de la mort du chevalier d'honneur).

Le second document concernant les relations qui nous occupent est daté :

Le 24 Xbre 1866 Cher Ami,

Je voudrais pouvoir vous aider à votre bon désir, mais je ne connais absolument personne à la Légion d'honneur et une apostille que je m'étais permise il y a un ou deux ans au ministère de la guerre n'a abouti qu'à un secours de 50 francs. Quand il y a quelque bienfait de ce genre à poursuivre, c'est d'ordinaire par la Princesse Mathilde que nous essayons; voyez si vous voulez tenter cette voie. Elle est la bonté même, mais elle a aussi ses obstacles et ses empêchements.

J'espère ne pas toujours être absent des Magny, dussè-je n'y manger qu'à peine et n'y pas boire du tout.

Agréez cher et savant ami, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Sainte-Beuve

On ignore évidemment pour qui Berthelot sollicitait cet appui et je n'aurai pas la perfidie d'envisager que ce fut pour lui-même : il ne fut en effet promu officier que quelques mois après cette lettre.

Mais la correspondance entre Sainte-Beuve et Mathilde ne va pas tarder à nous faire mieux pénétrer dans le vif de notre sujet : une lettre à la Princesse nous montre notre critique-éminence grise dans l'exercice de ses bonnes œuvres.

«Il faudra pourtant tâcher que Berthelot, grand inventeur, ne s'épuise pas à faire des cours : un cours suffit. Duruy ne pourra jamais, mais si l'Empereur, si digne de comprendre les hautes sciences et de les maintenir, Duruy pourra» [4]. Dans une note spéciale rédigée, à ce qu'on a dit, sur la demande de Renan et avec son aide, il explique à la Princesse en quoi et comment elle peut utilement intervenir.

Il s'agit d'un savant du premier ordre, jeune, inventeur, et dont les travaux en chimie ont été marqués d'un caractère à la fois d'originalité scientifique et d'utilité pratique. M. Berthelot, de l'aveu de l'Europe savante, est un des hommes qui font marcher la science ; il ne cesse de se livrer à des expériences qui se traduisent chaque jour par de nouvelles découvertes, ses méthodes d'analyse deviennent des points de départ pour d'importances séries de travaux. Or, M. Berthelot est chargé de deux cours : l'un supérieur au Collège de France, l'autre d'enseignement élémentaire à l'École de Pharmacie. Cette dernière place l'occupe sans profit suffisant pour la science ; et le professeur, chargé d'enseigner des éléments, ne peut se concentrer comme il le voudrait sur les recherches d'invention pour lesquelles il possède une aptitude manifeste et où il fait ses preuves déci-

Il s'agirait de lui conférer des fonctions qui lui procurassent les mêmes avantages matériels avec moins de fatigue et de déperdition de force. Il y a des inspecteurs généraux pour les écoles de droit, il y en a pour les facultés de lettres, pour les facultés des sciences, pour les écoles de médecine.

Les écoles de pharmacie forment la seule branche de l'enseignement qui n'ait pas ses inspecteurs généraux. La création d'une telle place d'inspecteur général des écoles de pharmacie en faveur de M. Berthelot serait d'une utilité incontestable, et il est l'homme indiaué.

On est sûr d'une approbation universelle.

Il n'est aucun savant désintéressé, aucun homme compétent et jaloux avec grande raison du maintien de la suprématie scientifique de la France vis-à-vis des autres nations, qui n'applaudisse à une mesure de cet ordre qui mettra à même un inventeur éminent, un esprit aussi original que profondément laborieux, de produire tout son mérite et de remplir toute sa carrière. Ces sont de ces actes qui honorent un règne éclairé [4]. Fermez le ban.



Photo 1 - Marcelin Berthelot en 1868. Il vient d'avoir 40 ans.

Comment la Princesse aurait-elle pu rester insensible devant appel au secours justifié par un tel panégyrique ? Elle prend immédiatement les contacts nécessaires et elle mérite les encouragements que Sainte-Beuve lui prodigue quelques jours plus tard:

Ce 23 mai (1867)

Oui, travaillez ferme pour le succès de cette affaire Berthelot. Je vous jure que c'est une belle et bonne chose. Mais Duruy n'a que des idées inférieures en fait d'enseignement et d'études. Cet ordre de sciences le dépasse. il n'était bon qu'à être un très bon applicateur et inspecteur sous un chef. Il n'y a que l'empereur pour lui dire : je le veux, faites [5].

Mais cette affaire n'était pas encore mûre et qu'elle ne se fit pas à ce moment là. Léon Velluz a publié des documents qui montrent que l'entourage de Victor Duruy savait parfois résister aux pressions de la famille impériale. Peu de temps après cet échec, Berthelot obtint la rosette d'officier de la Légion

d'honneur. Cette promotion ne trompa ni ne désarma Sainte-Beuve qui, le 27 août, relance sa complaisante amie;

M. Berthelot n'a eu qu'une consolation sèche avec cette rosette. Il y a (Duruy étant impossible à réduire) quelque chose à essayer auprès du ministre des travaux publics, si M. de Forcade de la Roquette veut bien s'y prêter. On reviendrait, moyennant détour, au même résultat, et la bonne volonté de l'empereur aurait son issue de ce côté. J'aurai l'honneur d'expliquer cela verbalement à Votre Altesse à la première occasion [6].

Malgré tous ses efforts, Sainte-Beuve ne put obtenir la sinécure qu'il souhaitait pour son savant ami. Ce n'est que bien après la mort de son protecteur que Berthelot accéda à l'Inspection de l'Enseignement supérieur, grâce cette fois à ses amitiés républicaines.

Mais heureusement l'année 1868 fut plus favorable aux ambitions de notre illustre chimiste et à son goût pour

les responsabilités rétribuées. Un décret du 31 juillet fondait enfin l'École pratique des Hautes Études dont on parlait depuis 1861; le bibliothécaire personnel de Napoléon III, l'historien et archéologue Alfred Maury (1817-1892), en avait, dès cette époque, averti Berthelot. Quelques mois après la création tant attendue de cette institution nouvelle, Berthelot y était nommé directeur de laboratoire : on pensait à lui depuis longtemps. En l'absence d'autres indications, on peut supposer qu'une dernière lettre de Sainte-Beuve à Mathilde n'est pas sans rapport avec cette nomination. Elle date du 7 décembre 1867 et elle est écrite à un moment où les décisions officielles ne sont encore ni définitives ni publiques :

Je viens de voir Berthelot très reconnaissant... Duruy étant très bienveillant pour lui, la pression ne devrait être que très douce. Il n'aurait pas affaire à un récalcitrant... [7].

Concernant ce même sujet des relations de Berthelot avec Sainte-Beuve et le pouvoir impérial, j'ai trouvé chez un marchand d'autographes, il y a maintenant fort longtemps, une lettre que Berthelot adressait à Victor Duruy:

Monsieur le Ministre,

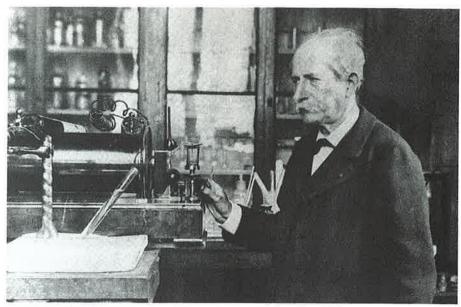
Je prends la liberté de vous transmettre le résultat d'une conversation que j'ai eue, récemment avec M. Ste (sic) Beuxe. Il a appris qu'il était question d'appeler à la Sorbonne M. Matha, son supléant au Collège de France. Dans le cas où ce changement aurait lieu, il s'agirait de nommer un nouveaux chargé de cours au Collège de France. Je pense et je suis autorisé à dire par M. Ste Beuve qu'il désirerait que la candidature possible de M. Taine ne fut pas oubliée, dans le cas où vous n'auriez encore aucun engagement. Veuillez, monsieur le Ministre, excuser mon ingérence dans cette affaire et agréer l'assurance de ma respectueuse affection.

20 novembre 1865

M. Berthelot

Ne soyons pas trop injustes : les relations de Berthelot et de Sainte-Beuve ne furent pas uniquement intéressées. Elles correspondaient parfois avec une véritable communion d'idées.

Le «scandale du Vendredi saint», le 10 avril 1868 donna à notre illustre collègue l'occasion de manifester une



Berthelot dans son laboratoire.

authentique sympathie à l'égard de son influent correspondant, comme en témoigne cette lettre [8]:

Mon cher Président,

A mon retour de la campagne, je trouve votre invitation à dîner pour le 10 avril. Les attaques dont vous êtes l'objet à cette occasion me font regretter vivement de n'avoir pas été à Paris pour me rendre à votre dîner. Il faut maintenir en toute occasion la liberté des opinions contre le fanatisme qui relève sans cesse la tête. Si on ne lui résiste en face, il reprendra bientôt l'autorité des persécutions. Agréez...

La petite histoire littéraire a retenu les motifs de ces attaques dont parle Berthelot. Ce fameux vendredi saint 1868, Sainte-Beuve avait invité quelques amis à diner chez lui, rue du Montparnasse. Ce soir-là, le Prince Napoléon avait trouver plaisant de célébrer «les fêtes catholiques entre philosophes et libres-penseurs». Hippolyte Taine, Edmond About, Ernest Renan, Gustave Flaubert étaient des réjouissances. Le menu du repas était à la hauteur de l'intention sacrilège : écrevisses, truites évidemment, mais aussi filet au vin de Madère et faisan truffé. La presse cléricale, informée du péché, transforma ces agapes en orgie et, dans L'Univers, Louis Veuillot se déchaîna contre ces «libres-mangeurs».

On sait qu'à la fin de sa vie Sainte-Beuve se brouilla avec Mathilde et qu'il mourut faché avec sa grande amie. Mais les contacts que Berthelot avait noués avec la Princesse étaient solides et résistèrent à la chute de l'Empire. Du moins si l'on prend au sérieux l'historien [9] qui affirme (sans preuve explicite il est vrai) que Berthelot entra - non sans mal à l'Académie des sciences (en 1873 seulement) grâce à son influence».

Cet article ne fait qu'effleurer, si j'ose dire, par le petit bout de la lorgnette, l'histoire des rapports à la fois compliqués et directs qui peuvent se nouer entre le pouvoir politique et le monde universitaire et scientifique. Ces notes sur Berthelot et le pouvoir impérial pourraient avoir une suite qui concernerait ses relations avec le pouvoir républicain. Nous y retrouverions les mêmes ambiguïtés et les mêmes détours dont on ne parle que rarement. Mais il est vrai que le métier de scientifique n'est qu'un cas particulier du métier de vivre et que les savants sont aussi des hommes ordinaires.

Références

- [1] Léon Velluz, Vie de Berthelot, Plon, Paris, 1964.
- [2] Jean Jacques, Berthelot, autopsie d'un mythe, Belin, Paris, 1988.
- [3] M. Regard, Sainte-Beuve, Hatier, Paris, 1959.
- [4] Sainte-Beuve, Correspondance générale, recueillie classée et annotée par J. Bonnerot, Privat, Toulouse; Didier, Paris, 1977, tome XVIII, p. 230.
- [5] *ibid.*, p. 244.
- [6] Sainte-Beuve, Lettres à la Princesse, p. 298.
- [7] voir référence 4, p. 280.
- [8] ibid., p. 190.
- [9] J. de la Faye, Princesse Mathilde, Emile-Paul, Paris, 1929, p. 137.